RESPONSE DV PROVINCIAL

aux deux premieres lettres de son amy. Du 2. Feurier 1656.

MONSIEVR,

Vos deux lettres n'ont pas esté pour moy seul. Tout le monde les voit; tout le monde les entend; tout le monde les croit. Elles ne sont pas seulement estimées par les Theologiens : elles sont encore agreables aux gens du monde, & intelligibles aux femmes mesmes.

Voicy ce que m'en escrit vn de Messieurs de l'Academie, des plus illustres entre ces hommes tous illustres, qui n'auoit encore veü que la premiere. *Ie voudrois que la Sorbonne qui doit tant à la memoire de feu Monsieur le Cardinal, voulust reconnoistre la jurisdiction de son Academie françoise. L'auteur de la Lettre seroit content; car en qualité d'Academicien, ie condamnerois d'autorité, ie bannirois, ie proscrirois, peu s'en faut que ie ne die, j'exterminerois de tout mon pouuoir, ce pouuoir prochain qui fait tant de bruit pour rien, & sans sçauoir autrement ce qu'il demande. Le mal est que nostre pouuoir Academique est vn pouuoir fort éloigné & borné. I'en suis marry : & ie le suis encore beaucoup, de ce que tout mon petit pouuoir ne sçauroit m'acquitter enuers vous*, &c.

Et voicy ce qu'vne personne, que ie ne vous marqueray en aucune sorte, en écrit à vne Dame qui luy auoit fait tenir la 1re de vos lettres.

Ie vous suis plus obligée que vous ne pouuez vous l'imaginer, de la lettre que vous m'auez enuoyée; elle est tout à fait ingenieuse, & tout à fait bien escrite. Elle narre sans narrer; elle éclaircit les affaires du monde les plus embroüillées; elle raille finement; elle instruit mesme ceux qui ne sçauent pas bien les choses; elle redouble le plaisir de ceux qui les entendent. Elle est encore vne excellente apologie, & si l'on veut vne delicate & innocente Censure. Et il y a enfin tant d'art, tant d'esprit & tant de jugement en cette lettre, que ie voudrois bien sçauoir qui l'a faite, &c.

Vous voudriez bien aussi sçauoir qui est la personne qui en escrit de la sorte : mais contentez-vous de l'honorer sans la connoistre, & quand vous la connoistrez vous l'honorerez bien dauantage.

Continuez donc vos lettres sur ma parole; & que la Censure vienne quand il luy plaira; nous sommes fort bien disposez à la receuoir. Ces mots de pouuoir prochain & de grace suffisante dont on nous menace, ne nous feront plus de peur. Nous auons trop appris des Iesuites, des Iacobins, & de M. le Moine en combien de façons on les tourne & quelle est la solidité de ces mots nouueaux pour nous en mettre en peine. Cependant ie seray tousiours, &c.

TROISIESME LETTRE ESCRITE A VN PROVINCIAL POVR SERVIR DE RESPONSE A LA PRECEDENTE.

De Paris ce 9. Fevrier 1656.

MONSIEVR,

Ie viens de receuoir vostre lettre, & en mesme temps l'on m'a apporté vne copie manuscrite de la Censure. Ie me suis trouué aussi bien traitté dans l'vne, que M. Arnauld l'est mal dans l'autre. Ie crains qu'il n'y ait de l'excez des deux costez, & que nous ne soyons pas assez connus de nos juges. Ie m'assure que si nous l'estions dauantage, M. Arnauld meriteroit l'approbation de la Sorbonne, & moy la censure de l'Academie. Ainsi nos interests sont tout contraires. Il doit se faire connoistre pour deffendre son innocence, au lieu que ie dois demeurer dans l'obscurité pour ne pas perdre ma reputation. De sorte que ne pouuant paroistre, ie vous remets le soin de m'acquiter enuers mes celebres approbateurs; & ie prens celuy de vous informer des nouuelles de la censure.

Ie vous auoüe Monsieur, qu'elle m'a extremement surpris. I'y pensois voir condamner les plus horribles heresies du monde; mais vous admirerez comme moy, que tant d'éclatantes preparations se soient aneanties sur le point de produire vn si grand effet.

Pour l'entendre auec plaisir, ressouuenez-vous ie vous prie des estranges impressions qu'on nous donne depuis si long-temps des Iansenistes. Rapellez dans vostre memoire les cabales, les factions, les erreurs, les schismes, les attentats qu'on leur reproche depuis si long temps. De quelle sorte on les a décriez & noircis dans les chaires & dans les liures; & combien ce torrent qui a eü tant de violence & de durée estoit grossi dans ces dernieres années, où on les accusoit ouuertement & publiquement, d'estre non seulement heretiques & schismatiques, mais apostats & infidelles, de nier le mystere de la transsubstantiation, & de renoncer à Iesus-Christ & à l'Euangile.

Ensuite de tant d'accusations si atroces on a pris le dessein d'examiner leurs liures pour en faire le jugement. On a choisi la seconde Let-

tre de M. Arnauld qu'on disoit estre remplie des plus detestables erreurs. On luy donne pour examinateurs ses plus declarez ennemis. Ils employent tout leur estude à rechercher ce qu'ils y pourroient reprendre; & ils en rapportent vne proposition touchant la doctrine, qu'ils exposent à la Censure.

Que pouuoit-on penser de tout ce procedé, sinon que cette proposition choisie auec des circonstances si remarquables, contenoit l'essence des plus noires heresies qui se puissent imaginer? Cependant elle est telle, qu'on n'y voit rien qui ne soit si clairement & si formellement exprimé dans les passages des Peres que M. Arnauld a rapportez en cet endroit, que ie n'ay veu personne qui en pust comprendre la difference. On s'imaginoit neantmoins qu'il y en auoit vne terrible, puis que les passages des Peres estant sans doute catholiques, il falloit que la proposition de M. Arnauld y fust horriblement contraire pour estre heretique.

C'estoit de la Sorbonne qu'on attendoit cet éclaircissement. Toute la Chrestienté auoit les yeux ouuerts pour voir dans la Censure de ces Docteurs ce point imperceptible au commun des hommes..

Cependant M. Arnauld fait ses apologies, où il donne en plusieurs colomnes sa proposition & les passages des Peres d'où il l'a prise, pour en faire paroistre la conformité aux moins clair-voyans.

Il fait voir que S. Augustin dit en vn endroit qu'il cite; *Que Iesus-Christ nous monstre vn juste en la personne de S. Pierre, qui nous instruit par sa cheute de fuïr la presomption*. Il en rapporte vn autre du mesme Pere qui dit, *Que Dieu pour monstrer que sans la grace on ne peut rien, a laissé S. Pierre sans grace*. Il en donne vn autre de S. Chrysostome qui dit: *Que la cheute de S. Pierre n'arriua pas pour auoir esté froid enuers Iesus-Christ, mais parce que la grace luy manqua; & qu'elle n'arriua pas tant par sa negligence que par l'abandon de Dieu, pour apprendre à toute l'Eglise, que sans Dieu l'on ne peut rien*. Ensuite dequoy il raporte sa proposition accusée, qui est celle-cy: *Les Peres nous monstrent vn juste en la personne de S. Pierre, à qui la grace sans laquelle on ne peut rien a manqué*.

C'est sur cela qu'on essaye en vain de remarquer comment il se peut faire que l'expression de M. Arnauld soit autant differente de celles des Peres, que la verité l'est de l'erreur, & la foy de l'heresie. Car où en pourroit-on trouuer la difference? seroit-ce en ce qu'il dit: *Que les Peres nous monstrent vn juste en la personne de S. Pierre?* Mais S. Augustin l'a dit en mots propres. Est-ce en ce qu'il dit: *Que la grace*

luy a manqué? Mais le mesme S. Augustin qui dit *que S. Pierre estoit juste*, dit *qu'il n'auoit pas eû la grace en cette rencontre*. Est-ce en ce qu'il dit: *Que sans la grace on ne peut rien?* Mais n'est-ce pas ce que S. Augustin dit au mesme endroit, & ce que S. Chrysostome mesme, auoit dit auant luy, auec cette seule difference qu'il l'exprime d'vne maniere bien plus forte, comme en ce qu'il dit, *Que sa cheute n'arriua pas par sa froideur ny par sa negligence, mais par le defaut de la grace, & par l'abandon de Dieu.*

Toutes ces considerations tenoient tout le monde en haleine, pour apprendre en quoy consistoit cette diuersité, lorsque cette Censure si celebre & si attenduë, a enfin paru apres tant d'assemblées. Mais helas: elle a bien frustré nostre attente. Soit que ces bons Molinistes n'ayent pas daigné s'abaisser iusques à nous en instruire, soit pour quelque autre raison secrette; ils n'ont fait autre chose que prononcer ces paroles: *Cette proposition est temeraire, impie, blasphematoire, frappée d'anatheme, & heretique.*

Croiriez vous, Monsieur, que la plus part des gens se voyant trompez dans leur esperance, sont entrez en mauuaise humeur, & s'en prennent aux Censeurs mesmes. Ils tirent de leur conduite des consequences admirables pour l'innocence de M. Arnauld. Et quoy, disent-ils, estce-là tout ce qu'ont pû faire durant si long-temps tant de Docteurs si acharnez sur vn seul, que de ne trouuer dans tous ses ouurages que trois lignes à reprendre, & qui sont tirées des propres paroles des plus grands Docteurs de l'Eglise grecque & latine? Y a-t'il vn auteur qu'on veüille perdre, dont les escrits n'en donnent vn plus specieux pretexte? Et quelle plus haute marque peut-on produire de la verité de la foy de cet illustre accusé?

D'où vient, disent-ils, qu'on pousse tant d'imprecations qui se trouuent dans cette Censure, où l'on assemble tous les plus terribles termes *de poison, de peste, d'horreur, de temerité, d'impieté, de blaspheme, d'abomination, d'execration, d'anatheme, d'heresie*, qui sont les plus horribles expressions qu'on pourroit former contre Arius, & contre l'Antechrist mesme, pour combatre vne heresie imperceptible, & encore sans la découurir? Si c'est contre les paroles des Peres qu'on agit de la sorte, où est la foy & la Tradition? Si c'est contre la proposition de M. Arnauld? Qu'on nous monstre en quoy elle en est differente, puis qu'il ne nous en paroist autre chose qu'vne parfaite conformité. Quand nous en reconnoistrons le mal, nous l'aurons en detestation; mais tant que nous ne le verrons point, & que nous n'y

verrons que les sentimens des saints Peres conceus & exprimez en leurs propres termes, comment pourrions nous l'auoir sinon en vne sainte veneration?

Voila de quelle sorte ils s'emportent; mais ce sont des gens trop penetrans. Pour nous qui n'aprofondissons pas tant les choses, tenons nous en repos sur le tout. Voulons nous estre plus sçauans que Messieurs nos Maistres? N'entreprenons pas plus qu'eux. Nous nous égarerions dans cette recherche. Il ne faudroit rien pour rendre cette Censure heretique. La verité est si delicate, que si peu qu'on s'en retire, on tombe dans l'erreur: mais cette erreur est si deliée, que sans mesme s'en éloigner, on se trouue dans la verité. Il n'y a qu'vn point imperceptible entre cette proposition & la foy. La distance en est si insensible, que i'ay eû peur en ne la voyant pas, de me rendre contraire aux Docteurs de l'Eglise, pour me rendre trop conforme aux Docteurs de Sorbonne. Et dans cette crainte i'ay jugé necessaire de consulter vn de ceux qui furent neutres dans la premiere question, pour apprendre de luy la chose veritablement. I'en ay donc veu vn fort habile que ie priay de me vouloir marquer les circonstances de cette difference, parce que ie luy confessay franchement que ie n'y en voyois aucune.

A quoy il me répondit en riant, comme s'il eust pris plaisir à ma naïueté: Que vous estes simple de croire qu'il y en ait! Et où pourroit-elle estre? Vous imaginez vous que si l'on en eust trouué quelqu'vne, on ne l'eust pas marquée hautement, & qu'on n'eust pas esté raui de l'exposer à la veuë de tous les peuples dans l'esprit desquels on veut décrier M. Arnauld? Mais, luy dis-je, pourquoy donc ont-ils attaqué cette proposition? A quoy il me repartit: Ignorez vous ces deux choses que les moins instruits de ces affaires connoissent: l'vne que M. Arnauld a tousiours éuité de dire rien qui ne fust puissamment fondé sur la tradition de l'Eglise: l'autre que ses ennemis ont neantmoins resolu de l'en retrancher à quelque prix que ce soit: & qu'ainsi les escrits de l'vn ne donnant aucune prise aux desseins des autres, ils ont esté contraints pour satisfaire leur passion, de prendre vne proposition telle quelle, & de la condamner sans dire en quoy, ny pourquoy? Car ne sçauez vous pas comment les Iansenistes les tiennent en eschec; & les pressent si furieusement, que la moindre parole qui leur eschape contre les principes des Peres, on les voit incontinent accablez par des volumes entiers où ils sont forcez de succomber. De sorte qu'apres tant d'épreuues de leur foiblesse, ils

ont jugé plus à propos & plus facile de censurer que de repartir, parce qu'il leur est bien plus aisé de trouuer des Moines que des raisons.

Mais quoy, luy disie, la chose estant ainsi, leur censure est inutile. Car quelle creance y aura-t'on en la voyant sans fondement, & ruïnée par les responses qu'on y fera? Si vous connoissiez l'esprit du peuple, me dit mon Docteur; vous parleriez d'vne autre sorte. Leur censure toute censurable qu'elle est aura presque tout son effet pour vn temps, & quoy qu'à force d'en monstrer l'inualidité, il soit certain qu'on la fera entendre, il est aussi veritable que d'abord la plus part des esprits en seront aussi fortement frappez que de la plus juste du monde. Pourueu qu'on crie dans les ruës: *Voicy la censure de M. Arnauld. Voicy la condamnation des Iansenistes*; les Iesuites auront leur compte. Combien y en aura-t'il peu qui la lisent? Combien peu de ceux qui la liront, qui l'entendent? Combien peu qui apperçoiuent qu'elle ne satisfait point aux Objections? Qui croyez-vous qui prenne les choses à cœur, & qui entreprenne de les examiner à fond? Voyez donc combien il y a d'vtilité en cela pour les ennemis des Iansenistes. Ils sont seurs par là de triompher, quoy que d'vn vain triomphe à leur ordinaire au moins durant quelques mois. C'est beaucoup pour eux, ils chercheront ensuite quelque nouueau moyen de subsister. Ils viuent au iour la journée. C'est de cette sorte qu'ils se sont maintenus jusques à present, tantost par vn catechisme, où vn enfant condamne leurs aduersaires; tantost par vne procession, où la grace suffisante mene l'efficace en triomphe; tantost par vne comedie, où les diables emportent Iansenius; vne autrefois par vn Almanach, maintenant par cette censure.

En verité, luy dis-je, ie trouuois tantost à redire au procedé des Molinistes; mais apres ce que vous m'auez dit, j'admire leur prudence & leur politique. Ie voy bien qu'ils ne pouuoient rien faire de plus judicieux ny de plus seur. Vous l'entendez, me dit-il: Leur plus seur party a tousiours esté de se taire. Et c'est ce qui a fait dire à vn sçauant Theologien. Que les plus habiles d'entr'eux, sont ceux qui intriguent beaucoup, qui parlent peu, & qui n'escriuent point.

C'est dans cet esprit que dés le commencement des assemblées, ils auoient prudemment ordonné que si M. Arnauld venoit en Sorbonne, ce ne fust que pour exposer simplement ce qu'il croyoit, & non pas pour y entrer en lice contre personne. Les examinateurs s'estant voulu vn peu écarter de cette methode, ils ne s'en sont pas bien trouuez. Ils se sont veus trop vettement refutez par le second Apologetique.....

C'eſt dans ce meſme eſprit qu'ils ont trouué cette rare & toute nouuelle intention de la demy-heure & du ſable. Ils ſe ſont deliurez par là de l'importunité de ces faſcheux Docteurs qui prenoient plaiſir à refuter toutes leurs raiſons, à produire les liures pour les conuaincre de fauſſeté ; à les ſommer de reſpondre, & à les reduire à ne pouuoir repliquer.

Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent bien veu que ce manquement de liberté, qui auoit porté vn ſi grand nombre de Docteurs à ſe retirer des aſſemblées, ne feroit pas de bien à leur Cenſure ; & que l'acte de M. Arnauld, ſeroit vn mauuais preambule pour la faire receuoir fauorablement. Ils croyent aſſez que ceux qui ne ſont pas duppes conſiderent pour le moins autant le jugement de 70. Docteurs qui n'auoient rien à gagner en deffendant M. Arnauld, que celuy d'vne centaine d'autres qui n'auoient rien à perdre en le condamnant.

Mais apres tout ils ont penſé, que c'eſtoit toujours beaucoup d'auoir vne cenſure, quoy qu'elle ne ſoit que d'vne partie de la Sorbonne & non pas de tout le Corps ; quoy qu'elle ſoit faite auec peu ou point de liberté, & obtenuë par beaucoup de menus moyens qui ne ſont pas des plus reguliers ; quoy qu'elle n'explique rien de ce qui pouuoit eſtre en diſpute ; quoy qu'elle ne marque point en quoy conſiſte cette hereſie, & qu'on y parle peu de crainte de ſe méprendre. Ce ſilence meſme eſt vn myſtere pour les ſimples ; & la Cenſure en tirera cet auantage ſingulier, que les plus critiques & les plus ſubtils Theologiens, n'y pourront trouuer aucune mauuaiſe raiſon.

Mettez vous donc l'eſprit en repos, & ne craignez point d'eſtre heretique en vous ſeruant de la propoſition condamnée. Elle n'eſt mauuaiſe que dans la ſecōde lettre de M. Arnauld. Ne vous en voulez vous pas fier à ma parole, croyez en M. le Moyne le plus ardent des Examinateurs, qui a dit encore ce matin à vn Docteur de mes amis ſur ce qu'il luy demandoit, en quoy conſiſte cette difference dont il s'agit, & s'il ne ſeroit plus permis de dire ce qu'ont dit les Peres. Cette propoſition, luy a-t'il excellemment répondu ; ſeroit catholique dans vne autre bouche. Ce n'eſt que dans M. Arnauld que la Sorbonne l'a condamnée. Et ainſi admirez les machines du Moliniſme, qui font dans l'Egliſe de ſi prodigieux renuerſemens : Que ce qui eſt catholique dans les Peres, deuient heretique dans M. Arnauld : Que ce qui eſtoit heretique dans les Semipelagiens, deuient orthodoxe dans les eſcrits des Ieſuites : Que la doctrine ſi ancienne de S. Auguſtin eſt vne nouueauté inſupportable ; & que les inuentions

nouuelles qu'on fabrique tous les iours à nostre veuë, passent pour l'ancienne foy de l'Eglise. Sur cela il me quitta.

Cette instruction m'a ouuert les yeux. I'y ay compris que c'est icy vne heresie d'vne nouuelle espece. Ce ne sont pas les sentimens de M Arnauld qui sont heretiques; ce n'est que sa personne. C'est vne heresie personnelle. Il n'est pas heretique pour ce qu'il a dit ou escrit; mais seulement pource qu'il est M. Arnauld. C'est tout ce qu'on trouue à redire en luy. Quoy qu'il fasse, s'il ne cesse d'estre, il ne sera iamais bon catholique. La grace de S. Augustin ne sera iamais la veritable tant qu'il la deffendra. Elle le deuiendroit s'il venoit à la combattre. Ce seroit vn coup sûr, & presque le seul moyen de l'establir & de destruire le Molinisme; Tant il porte de malheur aux opinions qu'il embrasse.

Laissons donc là leurs differens. Ce sont des disputes de Theologiens & non pas de Theologie. Nous qui ne sommes point Docteurs, n'auons que faire à leurs démeslez. Aprenez des nouuelles de la Censure à tous nos amis; & aymez-moy autant que ie suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant seruiteur,
E. A. A. B. P. A. F. D. E. P.